

L'utopie muselée

Laurent Giroux

Number 33, Summer 1987

L'utopie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, L. (1987). L'utopie muselée. *Moebius*, (33), 47–52.

LAURENT GIROUX

L'utopie muselée

Dans «le Cahier du Samedi» du *Devoir*, le 11 avril 1987, un article signé par Paul Cauchon et intitulé «La Révolution ridée» mettait en parallèle une émission télévisée réalisée par Daniel Cohn-Bendit, leader bien connu du soulèvement étudiant de mai '68 en France, et une entrevue de Pierre Vallières à Radio-Canada dans le cadre de *Rencontres* (12 avril 1987). J'étais étudiant en philosophie à Heidelberg à l'époque la plus agitée du mouvement étudiant allemand dans lequel Cohn-Bendit était directement impliqué. La police elle-même se montrait anxieuse et craintive devant ces étudiants attroupés qui n'hésitèrent pas à mettre le feu à d'antiques portes médiévales. Les gens en place disaient: «Das wird bestimmt von aussen her gesteuert.» «Il y a sûrement là une directive de l'étranger!», faisant allusion aux régimes socialistes.

Peu après mon retour à Montréal, nous vivions les événements d'octobre avec la Loi des mesures de guerre. A l'arrière-plan de cette crise, ce maître à penser que fut Pierre Vallières dont le rôle, malgré son appartenance au mouvement felquistte, s'apparentait plutôt à celui de Herbert Marcuse en Allemagne qu'à celui de Daniel Cohn-Bendit, comme le suggère Cauchon, rôle de l'aîné intellectuel et philosophe qui, par sa réflexion, inspire une certaine sécurité mêlée de prudence dans l'audace révolutionnaire. De lui, le marxiste Jean-Marc Pottle écrivait en 1971 (1) que «son intelligence politique reliée à sa grande foi en font un leader politique assez extraordinaire».

Un jour — ce devait être en 1975 ou 1976 — que je descendais en voiture la côte qui mène au «petit lac Magog» en face de Katevale, j'aperçus un homme qui marchait vers le lac chargé de boîtes d'épicerie. Je m'arrêtai pour lui offrir de monter. Il hésita, puis vint s'asseoir à mes côtés. En le voyant, j'eus comme un éclair: «Il me semble vous avoir déjà vu quelque part!» Il était timide et prit un peu de temps à s'identifier. C'était Pierre Vallières qui retournait avec ses provisions sur une île où il s'était isolé pour rédiger son bilan des *événements d'octobre* (2). Je quittai Pierre Vallières à proximité du quai où l'attendait sa barque... La disparition de la scène de Pierre

Vallières est un signe à déchiffrer...

La chronique de Pierre Cauchon se termine avec les mots pathétiques suivants :

«Il y a quelque chose de désespérant à écouter ces anciens combattants qui croyaient dur comme fer à la réalité de leurs rêves. Et on reste abruti, avec une seule question sur les bras : comment peut-on encore rêver d'un monde meilleur?»

En 1967, Herbert Marcuse avait publié *Das Ende der Utopie, La fin de l'utopie* (3). Ce livre reproduisait deux conférences prononcées par l'auteur à Berlin, en juin 1967, sur invitation du SDS (Fédération des étudiants allemands socialistes), suivies de discussions libres et des procès-verbaux de quatre panels ou ateliers auxquels il avait pris part à l'*auditorium maximum* surbondé de la *Freie Universität*. En annexe à cet ouvrage, dans l'édition de 1980, on trouve le compte-rendu d'un débat ouvert qui eût lieu treize ans plus tard et auquel avait participé Daniel Cohn-Bendit. Une citation fort suggestive introduit ce rapport : «Dès lors le pessimisme est justement réaliste...»

Un an après *La fin de l'utopie* paraissait un ouvrage collectif sur *La Révolte des étudiants ou la nouvelle opposition* (4). Un des quatre auteurs de ce livre est Rudi Dutschke, également présent aux tables rondes de l'Université libre de Berlin avec Herbert Marcuse. Rudi Dutschke a été victime d'un attentat au printemps de 1968. Le 2 juin 1967, c'était l'étudiant Benno Ohnesorg qui avait été abattu par un policier lors d'une manifestation contre la visite du Shâh d'Iran. Et à l'occasion des événements d'octobre, Pierre Vallières sera arrêté pour sédition felquiste. On sait comment tous ces soulèvements sporadiques en Allemagne, en France, aux Etats-Unis (Chicago, Berkeley) et au Québec ont été matés par un déploiement quasi *démesuré de force brute*. Ce qui ne manque pas d'évoquer la fin troublante en prison d'Andreas Bader et Ulrike Meinhof, les deux têtes fortes de la célèbre *Rote Armee Fraktion*. L'intransigeance permanente du système étouffe ainsi les soubresauts du vouloir (r)évolutionnaire.

Les réflexions suivantes sur «l'utopie muselée» s'inspirent des deux documents que nous venons de citer ainsi que d'autres essais rattachés à l'Ecole de Francfort, et rappellent les éléments principaux du débat philosophique des années 60.

Dès le début de *La fin de l'utopie*, Marcuse écrit : «L'utopie est un concept historique, il se réfère à des projets de transformation sociale qui sont tenus pour impossibles» (5). L'utopie est présente et agissante au coeur de toute révolte comme projection du possible au-delà du réel, mais que le réel enchaîne en le déclarant impossible. L'impossible possible, voilà l'utopie. La fin de l'utopie, dans les termes de Marcuse, ne signifie cependant pas que l'utopie est arrivée à sa fin, au sens où le projet révolutionnaire d'une société libre serait sans ancrage, mais au contraire que les conditions de sa

réalisation sont maintenant données, que le projet cesse donc d'être utopique, sauf que les facteurs capables de le réaliser sont inhibés par l'organisation dominante des forces productives. Par tous les moyens technologiques disponibles, la société constituée est entièrement mobilisée contre la possibilité de sa propre libération (6). Dans les mots tranchant de Pierre Vallières, le but est «de maintenir le troupeau dans une servitude *volontaire* et cultiver une complicité collective, morale et mentale, avec l'ordre établi» (7). Le maintien de l'ordre établi s'impose comme l'intérêt général et devient le souci constant de ceux qui le gèrent et en tirent leur profit. L'utopie d'un ordre nouveau devient alors d'autant plus menaçante qu'elle pourrait s'avérer réalisable, donc non utopique. En effet, les forces de production, entendons le développement industriel, ont atteint un niveau tel que les conditions d'une existence humaine libre *pourraient* se réaliser à la grandeur du globe, mais cela supposerait un bouleversement des rapports de production eux-mêmes et de l'économie capitaliste dans son ensemble, bouleversement dont ceux qui profitent du système ne veulent pas et que ceux qui en souffrent perçoivent plutôt comme une menace à leur existence même. Pour y arriver, selon Marcuse, il faudrait inventer de nouveaux *besoins* ou, plus exactement, réinventer les besoins à la fois libérateurs et pacificateurs (*befreienden und befriedenden*) (8) d'humains reconvertis à leur être véritable.

Le lieu du non-lieu, de l'u-topie, se situe justement là: remplacer les intérêts de classes économiquement dominantes par la satisfaction des besoins primordiaux de l'animal intelligent: la vie, l'amour, l'autonomie, le jeu, la spontanéité, l'invention, la création, la joie communautaire, l'effervescence collective, le rêve tabou d'un bonheur sans pouvoir et sans travail — qui seul peut-être, comme l'écrit Adorno, serait proprement *le* bonheur — bref, tout ce que recherche à travers un sentiment d'insatisfaction insurmontable une jeunesse marginale vouée à des expériences qui ne peuvent remplir la promesse de «vivre» qu'elles affichent avec tous les moyens du système: amour libre, saphisme de mode, stupéfiants, anorexie, sans mentionner la garde-robe unisexe universelle des jeans et des vestes de cuir que vient rehausser encore la pétarade assourdissante des tout-terrain et des motos. Le grand bazar commercial a tôt fait d'en prendre avantage et, du reste, il y faut une société de surabondance et de surproduction pour faire vivre tout ce monde dont la révolte intro- ou extravertie, le défolement ou le refoulement croissent invariablement sur les décombres de la «révolution ridée» comme une séquelle sans espoir. Dans son analyse de la logique de désintégration chez Adorno (9), Joseph F. Schmucker écrit:

L'antagonisme (des classes) réprimé à la grandeur de la société ne réapparaît plus que de façon éphémère et sous la forme tout à fait invertie d'agressions déviées et de conflits dans le domaine apolitique privé. Dans un tel déplace-

ment s'exprime du même coup le fait que l'antagonisme pansocialement réprimé a immigré dans l'immanence de la structure même des besoins humains et la détermine totalement. La satisfaction sur laquelle portent les besoins humains sous leur aspect déformé par le processus d'échange est telle qu'elle leur enlève justement du même coup cette satisfaction. L'expérience de la duperie re-subie constamment en eux-mêmes, que la fausse organisation de la société inflige sans cesse à nouveau aux individus, propulse du même coup la fureur qui se décharge ensuite dans ces conflits et agressions éphémères.

Il n'y a pas que la révolte et l'introversio qui sont signes des temps. Qu'il s'agisse de l'anorexique exsangue, du mortard arc-bouté sur sa prothèse métallique, du PDG trapu calé sous le volant de sa *Lincoln continentale*, ou encore du vice-recteur zélé qui comptabilise sur un même chiffrier électronique la « productivité » d'un poète et celle d'un ingénieur du béton — peut-on trouver un signe plus patent de la démente de ce siècle! —, c'est la même subjectivité vide, la même individualité condamnée à l'impuissance qui apparaît comme un syndrome au sein d'une société panadministrée et hermétiquement close. L'évacuation de la subjectivité individuelle avec son corollaire, la fongibilité de l'individu par rapport à sa fonction dans la machinerie, équivaut à la suppression de toute autonomie véritable — vu l'hypothèque prise sur la pensée par le système —, au sommeil qui supplante le rêve. L'utopie y perd sa valeur d'usage pour ne garder que sa valeur d'échange dans la grande industrie du livre où l'art et la pensée se vendent au coût matériel de leur production et de leur reproduction. Tiens-toi coi et tranquille dans l'immanence du système et, surtout, convertis ton énergie critique en production massive et tu passeras pour sage et réaliste. Cette production peut même être artistique, littéraire ou philosophique, voire théologique ou religieuse, l'appareil économique est en mesure de la supporter, même si elle n'est pas financièrement rentable, parce que cela lui donne la teinte d'humanisme nécessaire à sa propre conservation et couvre la violence qui couve dans la structure socio-politique elle-même. Même la réaction des destinataires et récipiendaires du produit est déjà déterminée comme un réflexe conditionné par la critique professionnelle payée pour cela.

Le *vacuum conscienciel* que nous venons de décrire justifie par son amoralité affichée la souveraineté de l'arbitraire, qu'il dénonce pourtant comme un scandale dans les pays du Tiers-monde où la fongibilité atteint la forme extrême de l'élimination pure et simple des spécimens encombrants.

Ces considérations sont délibérément inspirées des travaux de l'école de Francfort, puisque ce sont eux qui ont mis en branle la contestation étudiante de la fin des années 60, mouvement que les maîtres eux-mêmes n'ont pu par la suite garder sous contrôle, qu'ils ont dû même renier en 1969 devant l'allure anarchique et irrationnelle qu'il prenait. Il serait

exagéré de parler d'un échec total. Les soubresauts à l'intérieur du système, provoqués par le système lui-même, ont pour effet indéniable d'inquiéter ceux qui peuvent encore refréner sa déshumanisation galopante :

La vraie mort de toute liberté politique n'est pas la pourriture qu'entretiennent autour d'eux certains individus, mais le dégoût de la majorité des citoyens pour tout ce qui touche «la grande politique», celle qui trop souvent ne vise rien d'autre qu'à maintenir les masses dans «la grande servitude volontaire» au lieu de faire reculer «la raison d'Etat» au profit du progrès de l'homme aux plans individuels et collectifs (10).

S'il y a quelque chose de tel qu'une conscience d'humanité en deça de toute organisation des humains, cette conscience doit être maintenue et renforcée à tout prix même si, comme l'écrit encore Pierre Vallières, «le désir de n'être point dominé s'est toujours mal défendu face aux dogmes et aux armes du pouvoir établi» (11); maintenue aussi par ce qu'un penseur allemand a appelé «le courage de l'utopie» au coeur du réel réifié (12), si nous ne voulons pas devoir bientôt fermer le globe comme une grande boutique pour cause de faillite avec vente à rabais de la marchandise restante. A une telle conscience doit s'ajouter la nécessaire aperception de sa propre responsabilité, selon le conseil de Horkheimer. Max Weber a distingué une éthique de responsabilité (*der Verantwortung*) d'une éthique liée à notre disposition d'être (*der Gesinnung*). Cette seconde éthique se réfère à des valeurs qui peuvent permettre de juger l'ensemble d'une situation donnée comme étant inhumaine et immorale («refus global»); la première, elle, guidera l'action concrète à l'intérieur de cette situation pour autant qu'elle est inéluctable et que tenter de l'empoigner en bloc serait suicidaire. Mais cette distinction wébérienne cache aussi un piège, car la morale de la responsabilité peut légitimer subtilement d'inavouables lâchetés.

OSER CONCLURE?

Le non-lieu à découvrir pour pratiquer une brèche à travers la carapace de la technosphère serait donc quelque chose comme une subjectivité, une conscience, une âme individuelle vraiment libre, spirituelle (pourquoi pas?) au milieu du nivellement, de l'atomisation et de l'automation universelles, conscience dont Marilyn Ferguson offre un modèle à saveur peut-être trop californienne dans *The Aquarian Conspiracy* (13). Je songe malgré moi de nouveau à Pierre Vallières, aujourd'hui engagé dans une petite communauté qui accueille les démunis, les «ratés» du système, «pauvre parmi les pauvres», écrit Cauchon, parce que, déclare Vallières, «il faut se désapproprier soi-même pour s'interdire de s'approprier les autres». Lui sait bien de quoi il parle! L'utopie se réfugie au coeur de l'humain, lieu (non-lieu) inhabité, le seul désert qui nous reste sur la surface fermée de l'orbe. Le sablier se

rétrécit jusqu'en ce centre dépouillé d'où l'on n'entend plus (ou moins) le bruit de la ferraille à la périphérie du quotidien. A l'instant même où j'écris ces lignes, dans ma campagne de Katevale, ne parvient plus à mes oreilles, presque de l'intérieur, que le chant d'amour des oiseaux dans le feuillage dense d'un érable platane cuivré.

Utopie toujours vivante dans l'unidimensionnalité universelle, comme de légères bulles d'air à la surface des grandes eaux mortes qui ont délogé l'océan primordial, où «les eaux grouillaient d'un grouillement d'êtres vivants» (14). Traditionnellement, depuis Thomas More, *Utopie est une île*, mais il ne reste aucune île qui ne soit polluée. Il n'y a plus que les cloches de verre de nos consciences où l'oxygène commence aussi à faire défaut.

Il y eut un matin... et il y eut un soir.
Dernier jour.

- (1) *Le Québec occupé*, Parti pris, 1971, p. 20.
- (2) Edité en 1977 sous le titre *L'Exécution de Pierre Laporte. Les dessous de l'opération essai*, Québec-Amérique (single EPL).
- (3) Chez Peter Maikowski à Berlin (sigles resp. EU et FU).
- (4) *Rebellion de Studenten oder die neue Opposition*, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbeck bei Hamburg, 1968; en franç., *La Révolte des étudiants allemands*, Coll. 'Idées actuelles', NRF, Gallimard 1968.
- (5) EU, p. 10; FU, p. 8.
- (6) EU, p. 12; FU, p. 10.
- (7) EPL, p. 24.
- (8) EU, p. 15; FU, p. 13.
- (9) Adorno — *Logik des Zerfalls*, 'Problemata', Fromann Holzboog, Stuttgart 1977, p. 107. Toutes les traductions de l'allemand sont de nous.
- (10) Pierre Vallières, EPL, p. 144.
- (11) EPL, p. 152.
- (12) Georg Picht, *Mut zur Utopie. Die grossen Zukunftsaufgaben*, München, 1969.
- (13) Los Angeles, Cal., J.P. Tarcher Inc., 1980; trad. fr., *Les Enfants du Verseau. Pour un nouveau paradigme politique*, Calmann-Lévy, 1981.
- (14) *Genèse* I, 20.